

LE PARATEXTE DANS TOUS SES ÉTATS

Muguraș CONSTANTINESCU¹

In mémoriam Gérard Genette

L'année où Gérard Genette, le père et le pape du paratexte, nous a malheureusement quittés, ses idées sur le « proxénète » du texte se portent bien et mettent en lumière, mieux que jamais, le texte traduit qu'il accompagne. Et cela malgré l'autoironie et l'autodérision avec lesquelles Genette prévoyait une vie de courte durée aux nombreuses taxinomies qu'il a proposées pour élaborer avec beaucoup de créativité et autant de précision une nouvelle poétique du texte.

Le dossier thématique du numéro 30 de la revue *Atelier de traduction*, coordonné par la professeure Marie Hélène Catherine Torrès, de l'Université Fédérale de Santa Catarina, Florianopolis du Brésil, en est une bonne preuve. On y trouve douze intéressantes contributions, élaborées par une quinzaine de chercheurs, venus d'horizons différents, qui éclairent et raffinent encore la relation entre paratexte et traduction, envisagée comme texte traduit.

Avant de passer en revue les douze articles qui montrent, chacun à sa façon, l'utilité du paratexte, nous devons remercier la traductrice et traductologue Françoise Wuilmart de l'Université Libre de Bruxelles qui a eu la gentillesse et la disponibilité de répondre à nos questions dans la rubrique « Entretien ».

Parmi les idées exprimées par notre interlocutrice nous mentionnons, à titre de mise en bouche du lecteur, celle concernant le « traducteur culturel » dont le rôle capital est de donner par sa traduction non plus « un miroir, mais une fenêtre ».

En revenant au dossier thématique, où sont présents plusieurs chercheurs du Brésil, on doit remarquer que l'ouvrage *Senils* de Genette, ayant pour objet les différentes formes du paratexte, est traduit en portugais brésilien, depuis une dizaine d'années, par un titre moins énigmatique que l'original mais explicitant, avec une bonne touche didactique, notamment *Paratextos Editoriais*. La traduction appartenant à Álvaro Faleiros, est parue aux éditions Cotia SP, Ateliê Editorial.

Dans l'article inaugural du dossier les deux chercheurs de l'Université de Porto Alegre du Brésil, Valdir do Nascimento Flores et Sara Luiza Hoff, prennent pour objet le « dire » des traducteurs à travers une analyse des

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

paratextes de traduction. En soulignant que la voix des traducteurs se fait entendre dans le paratexte avec la permission des éditeurs, les deux chercheurs voient dans la présence paratextuelle des traducteurs une solution pour remédier à leur « isolement » et une opportunité de dialogue avec le public. La reconnaissance et la représentativité des traducteurs, s'exprimant dans des paratextes, sont étudiées pour des traductions d'auteurs canoniques ou contemporains où l'on retrouve aussi bien Dante et Cervantes que Lacan et Joyce.

Avec Sarah Hastings-Rudolf de l'Université de Californie, États Unis, et son article « La philologie marginale et les pré-textes poétiques : la théorie de Bonnefoy et les paratextes de Serra », on change de corpus et d'enjeu. La chercheuse américaine veut démontrer et réussit à semer le doute à propos des idées de Bonnefoy concernant la compréhension et le partage culturels, que ses idées sont en contradiction avec ce que sa poésie exprime de façon implicite. Elle démontre, dans le même sens, que les opinions du traducteur Serra, formulées dans la préface à sa traduction du « Cimetière marin » de Paul Valéry se trouvent en opposition avec sa pratiques traductive. Dans les deux cas s'impose de façon implicite l'idée d'une « poésie autonome, pure et élitiste », contredisant celle du partage culturel, déclarée de façon explicite dans le péri-texte (préface de Serra) et dans l'épi-texte (l'essai de Bonnefoy « La Communauté des traducteurs ») ce qui crée une certaine tension entre le paratexte et le texte poétique chez les deux auteurs.

Avec Daniel Lopez de l'Université Clermont-Auvergne de France, on quitte le domaine des textes littéraires pour l'un scientifique, proprement géographique. On explore ainsi les points d'intersection entre paratextualité et réécriture à partir de la « traduction » de la partie traitant de la Colombie dans la *Nouvelle géographie universelle* du géographe français Élisée Reclus, faite en Colombie en 1893. Le géographe et traducteur Francisco Javier Vergara y Velasco entreprend la traduction l'année même de la parution de l'ouvrage original et la pourvoit d'un nombre considérable de notes. D'ailleurs Vergara étoffe bien sa traduction en ajoutant des parties liminaires, trois cartes du pays, un index très détaillé et 1056 notes de bas de page. Ce véritable processus de réécriture amplifiante est justifié, entre autres, par l'intérêt du gouvernement colombien de l'époque de faire connaître son pays à l'étranger.

Daniel Lopez nous amène à constater un important degré de manipulation de l'hypotexte de la part du traducteur qui s'accorde, à travers des éléments paratextuels, à son commanditaire ; il propose ainsi une « *transplantation* » d'une partie de l'œuvre de Reclus dans un contexte spatial différent et pour des destinataires différents, transplantation qui laisse découvrir des points d'intersection entre paratextualité et réécriture dans un texte scientifique de vulgarisation.

Avec Thibaut Loïez de l'Université de Lille, France, on revient au texte littéraire mais on garde l'intérêt pour les notes de bas de page du traducteur afin de rendre compte de la traduction de l'implicite dans *Black Swan Green* de David Mitchell, auteur connu pour son plaisir d'expérimentation narrative. Manuel Berri, le traducteur français de l'écrivain britannique, a eu recours à un nombre assez importants de notes (46) à cause des nombreuses « realia » ou « culturèmes » qui émaillent le texte du dernier roman de Michell, dont le titre est rendu de façon adaptée par *Le Fond des Forêts*. Cette profusion de culturèmes est due au jeu de narrateurs / narrataires et de lieux / cadres géographiques que l'écrivain pratique impunément.

En passant en revue les solutions alternatives que le traducteur aurait pu choisir – préservation ou report, étoffement, adaptation, explications supplémentaires etc., le chercheur de Lille trouve que la note de bas de page « a le mérite de conserver la *realia* originelle et la particularité de la voix narrative ». La contribution de Felicia Dumas de l'Université de Iasi, Roumanie, met sous la loupe traductologique un paratexte en devenir pour un corpus religieux formé de cinq livres du père archimandrite Placide Deseille, grand théologien et spirituel orthodoxe français contemporain. Ses livres ont été traduits en roumain par la chercheuse elle-même et leur paratexte en perpétuel devenir donne l'occasion de dévoiler une relation privilégiée entre auteur et traducteur sur un terrain de prédilection pour les deux.

Les chercheuses brésiliennes Daniela Felix Martins et Alice Maria de Araújo Ferreira, de l'Université de Brasilia, nous invitent sur un autre domaine de spiritualité, le condomblé. Leur contribution constitue une analyse des stratégies de traduction de l'anthropologue australien, Jim Wafer, dans son ouvrage ethnographique *The Taste of blood : Spirit possession in Brazilian Candomblé* et démontre que la créativité a sa place dans la relation entre ethnographie et traduction.

Le chercheur marocain Noreddine Hanini de l'Université de Marrakech focalise sa traduction sur un élément privilégié du paratexte, le titre, et choisit comme corpus des articles de presse française traduite au Maroc. A travers une fine analyse Noreddine Hanini étudie les effets de telle ou telle stratégie sur la réception de cette écriture spécifique, en général laconique, dans un nouveau milieu culturel.

Avec les chercheuses Amélie Josselin-Leray et Patricia Bogé-Rousseau de l'Université de Toulouse 2, France, la note de bas de page revient au centre de l'attention, cette fois-ci à propos des retraductions que le prolifique traducteur Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret donne pour *Quentin Durward* de Walter Scott, en 1823. Dans ce cas les notes font entendre tantôt la voix du traducteur, tantôt celle de l'éditeur et un peu moins celle de l'auteur que le traducteur a tendance à effacer.

Venant de l'Université Santa Catarina de Florianópolis les chercheuses brésiliennes Andréia Guerini et Marie-Hélène Catherine Torres s'intéressent aux traductions en portugais de l'écrivain italien Leopardi et s'arrêtent longuement aux paratextes qui accompagnent ses œuvres traduites au XX^e et XXI^e siècles. Les paratextes des cinq éditions présentées montrent que la voix du traducteur y est presque absente, d'une part, et d'autre part, que la vie du poète et philosophe italien semble plus intéressante pour ses éditeurs portugais que son écriture, d'où la conclusion que « contrairement à des écrivains comme Dante et Pétrarque, Tasso et Arioste, mais également Manzoni (pour citer un auteur italien du XIX^e siècle) qui eurent une réception plus chaleureuse en terre lusophone, Leopardi se situe encore en marge du système culturel et littéraire portugais. »

La situation est plus optimiste pour l'écrivain américain Charles Bukowski, traduit en français aux éditions Grasset. Ses titres français font l'objet d'étude de la chercheuse Amélie Macaud, de l'Université Montaigne de Bordeaux, France. On remarque pourtant qu'une certaine tendance à la minimisation semble s'imposer dans la traduction des titres, parfois à rallonge, de Bukowski pour les recueils de nouvelles, d'essais et de poèmes, qui dans l'original sont plus longs et parfois plus incitants.

L'article du chercheur Mircea Ardeleanu « Le partage de la lettre. La traduction anagrammatique de *La Clôture* de Georges Perec par Oskar Pastior » se trouve à la frontière entre portrait de traducteur et exploration des valences du paratexte. Cette dernière se fait dans le domaine oulipien de la traduction anagrammatique, domaine d'excellence du chercheur roumain.

Et pour clore le dossier, la jeune chercheuse brésilienne Clarissa Prado Marini, de l'Université Santa Catarina de Florianópolis, s'attaque à une problématique plus rarement abordée, notamment la place des traducteurs dans les paratextes des œuvres traductologiques traduites. C'est également une occasion d'apprendre que d'importants ouvrages traductologiques de Valéry Larbaud, Antoine Berman, Jacques Derrida, Henri Meschonnic, Michaël Oustinoff et Paul Ricœur ont été rendus en portugais brésilien et circulent bien en milieu académiques et sont parfois réédités.

Si le dossier du numéro 30 éclaire et valorise de nombreux cas de figure où le paratexte joue bien ses multiples rôles de guide, d'escorte, d'introducteur du texte traduit, la rubrique « Articles » montre la diversité des réflexions engendrées par des genres et domaines différents, lors de leur passage d'une langue-culture à l'autre.

Avec la précision d'un chirurgien qui manie son bistouri, le chercheur Emmanuel Kambaja Musampa, de l'Université de Mbuji-Mayi, Congo, étudie la qualité de la traduction pour la notice du médicament, en prenant comme unité de mesure les conventions rédactionnelles et toutes les contraintes qui en

découlent. Il arrive à la conclusion que la tâche du traducteur de notice de médicament est doublée par celle du rédacteur.

Venant de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban, la chercheuse Marie-Joëlle Francis s'interroge sur le présent et l'avenir de la traductologie et en jette un regard épistémologique.

Lorella Martinelli, de l'Université de Chieti-Pescara, Italie, se penche sur les traductions des *Essais d'esthétique* de Benedetto Croce en France et trouve que ce parcours traductif est bien semé d'embûches, tout en appréciant que la traduction faite par Tiberghien pour le philosophe napolitain rend service au texte original.

Son compatriote, Giuseppe Sofo, de l'Université Ca' Foscari di Venezia, propose un sujet inédit qu'il intitule avec bonheur « Tempêtes en traduction » où il étudie *Une Tempête* d'Aimé Césaire et la traduction française de Shakespeare pour la pièce avec le même titre. A travers des lectures croisées entre originaux, traductions et réécritures, il arrive à la conclusion que « la relation entre texte original, réécriture et traduction, dévoile plusieurs niveaux d'appropriation et de réappropriation culturelle du texte ».

La rubrique « Articles » est close par la chercheuse libanaise Rana El Hakim Bekdache de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, qui revient dans son article sur les problèmes de la traduction du culturel pour mettre en doute certaines techniques traductives face à la complexité du phénomène.

La rubrique « Portraits de traducteurs/traductrices » propose un article riche en idées sur un traducteurs hors normes, que Wen Zhang de l'Université de Pékin, Chine, esquisse avec virtuosité. Il s'agit de Lin Shu, « roi des traducteurs » chinois qui au tournant des XIX^e et XX^e siècles a fait connaître dans son pays le monde occidental à travers la traduction de 162 romans étrangers en chinois classique.

La rubrique « Fargmentarium » nous fait découvrir le portrait d'un grand éditeur roumain, Romul Munteanu, portrait esquissé par Irina Mavrodin et traduit par Andreea Hrubariu de l'Université de Suceava..

La rubrique « Relectures traductologiques » comprend deux intéressants articles de Daniela Hăisan et de Raluca-Nicoleta Balațchi de l'Université de Suceava, Roumanie. La première scrute avec acribie et finesse toutes les valences de la traduction collaborative explorées par les contributeurs d'un très solide ouvrage coordonné par Enrico Monti et Peter Schnyder dans son article « Splendeurs et mys(t)ères de la traduction collaborative : autour de *Traduire à plusieurs* ». La deuxième revient sur la riche et moderne réflexion sur la traduction d'Irina Mavrodin dans son article intitulé « Ecrire sur la traduction, littéralement et dans tous les sens : les ouvertures multiples de la théorie traductologique d'Irina Mavrodin ».

Comme d'habitude, la rubrique « Comptes rendus » nous tient au courant

de quelques intéressants ouvrages de traductologie parus en Roumanie (Bucarest, Cluj, Iasi), en France et en Italie et signés par Félícia Dumas, Alina Pelea, Magda Jeanrenaud, Christiane Connan-Pintado, Fabio Regattin, et par un jeune collectif de Iași passionné par la traduction onomastique, coordonné par Ana-Maria Gânsac. On doit ces pertinentes lectures à Paula Ilas, Ana Chibici, Ionela Arganisciuc, Irina Devderea, Marinela Racolța, Muguraș Constantinescu, Mihaela Pinzaru.

Le numéro 30 de notre revue, ayant pour dossier la relation entre « Traduction et paratexte », se veut un modeste hommage à la mémoire de Gérard Genette, qui nous a laissé en héritage des concepts stimulants et profitables comme celui de paratexte.